

Urgences



Discussions

Numéro 17-18, octobre 1987

L'esprit des lieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025433ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025433ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1987). Discussions. *Urgences*, (17-18), 188–197. <https://doi.org/10.7202/025433ar>

DISCUSSIONS:

Communication de:
Jacques Pelletier
Robert Richard
Bill Vazan
Pierre Laplante

Louise Déry (à Bill Vazan):

On parle beaucoup de nature et de culture. En ce sens, je pose à Bill Vazan la question suivante: compte tenu de la richesse d'interprétation des signes qui sont inscrits dans les lieux dont vous nous avez parlé, comment voyez-vous les signes que vous inscrivez à l'intérieur ou à proximité de ces sites, en prospectant et en imaginant ce que des gens, dans quelques millénaires, découvriront de vos propres signes? Cette idée de permanence qui est la vôtre n'est-elle pas un lourd fardeau par rapport au temps?

Bill Vazan:

On peut toujours craindre le risque d'une confusion des interprétations dans un délai d'un millier d'années; mais comme j'ai déjà donné témoignage de mon travail par des diapositives et des reproductions dans les catalogues, j'espère que cela ne se produira pas. On peut aussi voir que le style de mes images n'est pas le même que celui des civilisations anciennes. Mon travail est vraiment de cette époque, il est contemporain. Du moins, je l'espère.

Michel Côté (à Pierre Laplante):

J'ai trouvé assez fécond votre recours à l'**Utopie** de Thomas More. Je sais par ailleurs que les Quakers, lorsqu'ils sont venus aux États-Unis, avaient déjà lu le texte de Thomas More. Avez-vous des indices quant à la possible lecture, par Champlain, des textes que vous évoquez?

Pierre Laplante:

Je détiens quelques indices. Mais en regard de la preuve certaine d'une lecture de **L'Utopie** de More par Champlain, ce que je peux affirmer c'est que Champlain était un homme cultivé, au courant des grands mouvements de l'époque; et s'il n'a pas lu **L'Utopie** de Thomas More, nous pouvons reconnaître que cette oeuvre était, à tout le moins, dans l'air du temps, air que Champlain respirait profondément. En outre, la démonstration qui a été faite aujourd'hui constitue peut-être une preuve - à moins que l'on croie à des hasards incroyables - que Champlain connaissait effectivement **L'Utopie** de More. Cependant le sujet reste ouvert et présente des perspectives de recherche.

On peut toujours se demander si un écrivain, par exemple, a lu telle autre oeuvre avant d'écrire tel livre? Et comment établir les preuves de ces lectures? Les littéraires pourraient sans doute poursuivre dans cette voie.

Il reste que je n'ai pas de preuves formelles, dans les récits de voyages de Champlain, quant à sa lecture de **L'Utopie**. Toutefois, je n'ai parlé, en regard du site de Québec, que de certains traits utopiens. L'équipe de

recherche avec laquelle je travaille à pu déceler dans Québec de nombreux traits de cet ordre. Cette notion de «vieux» Québec est particulièrement intéressante au sens où l'idée de «vieux» ne dénote pas un écoulement normal du temps. Québec a l'âge de Boston, de New-York, de Montréal et la notion de «vieux» Québec est autre: des acteurs sociaux ont arrêté le temps là-bas, entre autres avec les fortifications. On reconnaît là une réaction, par rapport aux volontés de la métropole et à des modes de production présents dans la métropole, qui vise à arrêter le temps et à stopper une évolution, un peu comme dans L'Utopie où le temps, même s'il passe, ne provoque pas de changements. D'ailleurs, tout le «gothic revival» qui a été introduit à Québec sous le régime anglais était promu par des architectes qui se réclamaient ouvertement de L'Utopie en Angleterre. On trouve plusieurs signes utopiens dans Québec et un chercheur de l'Université Laval a également pu déceler un tel signe dans le système du rang au Québec; c'est un moyen de contrôle de mobilité des populations, un moyen de discipliner les populations à travers l'espace. Le rang est donc un autre signe utopien.

Christian Morrissonneau (à Pierre Laplante):

Pour avoir beaucoup fréquenté Champlain, je n'ai pas vu chez lui de traces d'utopie; pourtant, j'ai beaucoup fouillé *Les Voyages*, j'ai écrit un petit livre à ce propos et j'ai pas perçu d'utopie dans ces textes. J'ai vu quelqu'un qui s'installait à Québec parce que, évidemment, il y avait là un resserrement. Je pourrais presque citer Champlain: son choix visait moins à des volontés de défense militaire qu'à la constitution d'une sorte de douane, on dirait aujourd'hui un poste de péage. S'il y avait de l'utopie, à cette époque, au Canada, elle relèverait davantage de Ville-Marie ou de Sainte-Marie-des-Hurons; je pense qu'on avait là une volonté explicite de bâtir une société nouvelle. Je ne crois pas que Champlain ait voulu d'une société nouvelle à Québec. Quant au Cap Diamant, l'illusion provient surtout du fait que Cartier est parti avec des barils pleins de quartz, on le sait depuis; c'est donc Cartier qui a fait l'erreur de partir avec ses cales pleines de ce fameux diamant.

Pierre Laplante:

Québec, de toutes façons, est un haut lieu d'illusions positives. Cartier a effectivement vu de l'or à Québec: c'est pourtant de la pyrite de fer qu'il a rapportée dans ses barils, et il a fait rire de lui. Champlain a vu des diamants, d'autres ont vu du charbon dans les colonnes et Cartier a appelé l'île d'Orléans l'île de Bacchus; il connaissait pourtant le climat d'hiver...

Christian Morrissonneau:

À propos du rang comme utopie: des hypothèses plus faciles pourraient être considérées, comme celle de la spontanéité, par exemple. D'autant plus que les rangs se retrouvent dans de nombreux pays d'Europe qui n'étaient pas passés par l'utopie pour justifier leurs installations. On peut toujours interpréter le système du rang dans le sens de l'utopie mais, en ce qui concerne Québec, son installation allait de soi. En ce sens, Ville-Marie aurait été beaucoup plus simple à exploiter de la façon dont vous le faites. Cartier et Roberval s'étaient déjà installés à Québec; pourquoi n'en avoir pas aussi parlé? Est-ce qu'ils étaient utopistes ou pas?

Pierre Laplante:

Ils visaient à l'établissement de colonies, tout comme Champlain à l'établissement d'une ville avec une population fixée, avec un nombre de familles arrêté à l'avance et une composition par famille déterminée à l'avance. C'est aussi le projet de Ludovica, le long de la rivière Saint-Charles.

Christian Morrissonneau:

Il aurait quand même été plus facile de parler de Ville-Marie plutôt que de Québec dans la perspective de l'utopie.

Francisco Lopez (à Pierre Laplante et Christian Morrissonneau):

Je ne vois pas de difficulté à fabriquer des utopies. Peut-on croire, puisque *L'Utopie* a été publiée en 1516, que Champlain la connaissait lorsqu'il est venu ici? À l'époque où il vient à Québec et qu'il trouve ces sites, déjà en Europe les gens cherchaient, pour s'établir, ces lieux idéaux décrits dans *L'Utopie*. Ne pourrait-on pas poursuivre cette recherche qui se situe au niveau du langage? Pour ma part, j'incline à penser que Champlain connaissait déjà *L'Utopie* de Thomas More.

Je suis très heureux d'avoir entendu dans ce colloque que *L'Utopie* hante le Québec, c'est-à-dire ce pays qui n'en est pas un. Est-ce de l'utopie? Y aurait-il une contradiction à penser que l'utopie serait l'esprit qui habite le lieu même si elle n'a pas de lieu? (**applaudissements**)

Pierre Laplante:

J'ajouterai que Thomas More, dans *L'Utopie*, fait des efforts surhumains pour démontrer que le lieu existe. Toute une série de procédés nous incitent à croire que cet autre lieu, que cet espace non encore advenu existe réellement, d'où ce récit d'un personnage, Raphaël, qui est allé «là-bas» et qui vient nous le dire; il s'agit d'un procédé tout à fait intéressant, au niveau de ce genre littéraire, pour faire croire que le lieu existe réellement.

Gilles Artaud (à Robert Richard):

Ma question va ressortir d'un discours sans doute un peu minoritaire dans l'ensemble du colloque et saisir l'observation d'une autre minorité pour porter et souligner une continuité. Depuis deux jours, un certain nombre d'interrogations ont été posées, par exemple: comment se fait-il que les participants au colloques soient davantage des hommes que des femmes?

Je noterai donc que, cette fois-ci, les participants sont quatre barbus et qu'ils constituent, en ce sens, une minorité visible, comme il y en a plusieurs autres; si toutes ces barbes avaient été dessinées de la même manière on aurait pu penser qu'elles étaient des colliers...

Ma question: quel organe, monsieur Richard, aurait perdu le pendu? (**rires et applaudissements**)

Robert Richard:

À votre question, deux réponses sont possibles. Je voulais, par mes propos et par le titre que j'avais choisi pour ma communication, revoir la

question de la sublimation chez Freud. On a trop vite passé sur le texte de Freud, faisant croire qu'il avait voulu dire que la sublimation était la transformation d'une pulsion sexuelle en quelque chose de non sexuel. Or Freud n'a jamais dit ça; les gens qui ont eu peur du texte de Freud se sont empressés de déformer les pensées très rares mais très solides que Freud a prononcées sur la question de la sublimation. La sublimation freudienne n'est pas la transformation d'une pulsion sexuelle en quelque chose de non sexuel; Freud a dit que la sublimation est la transformation d'une pulsion sexuelle en quelque chose de socialement utile. Tout le malentendu a porté sur cette définition. Très simplement, je voulais démontrer - et j'arrive à la question du pendu - que la sublimation n'est pas dans le sacrifice du sexuel mais qu'elle est une hypersexualisation.

Vous avez demandé quel organe a perdu la bouche du pendu? Je vous répondrai que la bouche du pendu n'est pas un lieu comme les autres, vous en conviendrez avec moi. Il pourrait même venir à l'esprit (à votre esprit? je ne sais pas...) d'insérer le doigt dans la bouche d'un pendu et, en quelque sorte, d'en farfouiller l'intérieur. Quel est l'organe qu'on n'y trouverait pas et quel est donc l'organe que la bouche du pendu a perdu?

Je définirais la sublimation ainsi: sublimer c'est agir «comme si» (comme dit Kant); sublimer c'est agir comme si le phallus n'existait pas. C'est ma première réponse.

L'autre réponse est très facile. On a toujours cru que Freud est venu nous parler du primat du phallus et qu'il est phallocrate. On entend courir continuellement ces lieux communs sur le dos de Freud. Or cela n'est pas vrai. C'est l'Antiquité grecque, par exemple, qui était très phallocentrique, c'est-à-dire très portée sur la question du sens: deux aigles passaient dans le ciel et cela avait un sens, c'était un présage. Je trébuchais en sortant de la maison: cela avait un sens, une portée pour mon avenir. Tout avait un sens: c'est ça le phallocentrisme. Or Freud est venu dire qu'il y a un au-delà du phallus, et non pas faire l'apologie du phallus. Il a observé que lorsqu'il y a absence de pénis, par exemple entre les cuisses d'une femme - c'est très évident -, cela n'indique pas le sexe féminin. Freud méditait sur cette curieuse méprise de la part de ses patients. Il disait: «c'est comme si le sexe féminin n'avait jamais été découvert». Il savait très bien que les jeunes filles savent très bien qu'elles ont un vagin: elles mettent le doigt dedans, etc. (En fin de compte, il y a des pratiques auxquelles vont se livrer les très jeunes filles même). Mais dans l'inconscient, il n'y a pas de signifiant qui renvoie au sexe de la femme de sorte qu'on a le pénis, et des êtres qui l'ont et d'autres qui ne l'ont pas. Cette absence de phallus n'est pas une indication (je parle de sémiotique ici: c'est tout à fait sémiotisable, tout ceci) qui renvoie nécessairement au sexe féminin. Donc Freud se posait la question: «mais il y a un sexe féminin; comment se fait-il?» La question freudienne n'est pas une question phallique; elle postule même l'au-delà du phallus, elle est justement cette question de l'au-delà du sens mais qui n'est pas un non-sens, qui est un sens impossible. Et pour articuler ce sens impossible, Freud a parlé de l'«autre scène» qui est aussi un lieu, curieusement identifié; l'inconscient a un lieu.

Jacques Lacan, pour sa part, a élaboré toute une topologie - je suis ici entouré de géographes qui sont très sensibles aux questions de topologie -; il y a des façons extrêmement élaborées pour mathématiser cet au-delà du phallus, d'où le ton provocateur du titre de ma communication: **Le sexe féminin comme préalable à toute démarche scientifique**. Il faut aller au-delà du sens pour découvrir ce qu'un épistémologue comme Karl Popper dirait «une science de l'improbable». Si je dis des choses probables, je ne dis rien de nouveau, c'est la logique même. Mais la véritable découverte scientifique, c'est quelque chose d'improbable, c'est un sens qui nous apparaît comme impossible. Alors voilà: deuxième réponse.

Raymond Montpetit (à Pierre Laplante):

Je dirais, en boutade, qu'il faut fermer les portes pour conserver l'esprit... Ce matin, nous étions plusieurs à être frappés par les belles photos du Maroc. Il me semble que plus un lieu a de l'esprit, plus il est clos, fermé, cohérent et harmonieux. Je réfléchirais de la façon suivante: les lieux vont-ils conserver l'esprit dans un contexte transculturel?

Nous avons tous dit, à notre façon, que ce sont les habitants qui confèrent l'esprit à un lieu. La leçon d'Alexandrie était magistrale à ce propos. Or les photos que nous avons vues ou les propos qui ont été tenus tentaient de démontrer que, lorsque nous sommes devant un lieu qui a été habité par un groupe humain, un lieu cohérent avec une société close qui a des croyances fermes et qui utilise les matériaux régionaux, cette organisation donne des villes qui nous ébahissent aujourd'hui. Nous le constatons en regardant ces photos du Maroc. Et l'architecte me disait justement que, dans ces villes, on fermait les portes le soir et que les étrangers devaient en sortir.

Dans un contexte de va-et-vient et de communication, de transculture et d'immigration, contexte où les fortifications sont démolies (Montréal a perdu les siennes en 1821; plusieurs autres villes ont démolit leurs portes; Paris en a conservé quelques-unes mais la ville n'a plus ses murs, «ces murs murant Paris qui rendaient Paris murmurant...» à l'époque de la Révolution... une belle phrase), la question se pose donc: l'esprit des lieux est-il encore possible lorsque les lieux deviennent transculturels? Lorsque les portes sont ouvertes et que les murailles sont défaites? (A moins de les reconstituer, comme à Québec, dans un geste archéologique et romantique que Pierre Laplante évoquait bien.) Et quelles sortes d'esprits? En effet, ne vaut-il pas mieux parler des esprits des lieux? Ou le lieu ne sera plus, ou encore cette période des portes et des fortifications abolies s'achève. On devra chercher à maintenir de l'esprit, même quand on ne peut plus fermer les portes. Cette dichotomie qui nous attend, plusieurs coins de l'Occident vont devoir la vivre. Voilà ma réflexion. Je ne sais pas si quelqu'un veut la relever.

Jacques Pelletier:

A Montréal on vit déjà cette situation; il s'agit de savoir comment s'en accommoder. Dans certains quartiers, pour certaines communautés ethniques, le processus est engagé. Comment la situation va-t-elle s'harmoniser? Va-t-elle se traduire par des conflits? Le problème est certainement réel dans les grandes villes...

Raymond Montpetit:

Savez-vous qu'Alexandrie a déjà été emmurée?

Jacques Pelletier:

Je ne sais rien sur Alexandrie, sinon à travers le roman de Durrell.

Raymond Montpetit:

Vous disiez ce matin que le Caire c'était l'Égypte et qu'Alexandrie c'était un «mixte». Montréal ne serait-elle pas comparable à Alexandrie et les autres villes du Québec au Caire? Comment allons-nous vivre notre Alexandrie? Et si Alexandrie n'avait jamais eu de murailles? Peut-être était-elle une ville transculturelle avant le temps?

Jacques Pelletier:

Je n'en sais rien. Je n'y suis jamais allé voir...

Une auditrice (à Bill Vazan):

Vos oeuvres sont vraiment très belles. J'aimerais savoir s'il s'agit pour vous d'une recherche personnelle ou purement esthétique? De séjourner dans les lieux sacrés pour y recueillir les images des anciennes cultures vous amène-t-il à une recherche personnelle et spirituelle?

Bill Vazan:

Quand je réalise ces oeuvres sur des sites archéologiques ou à côté de sites archéologiques, je veux que ces oeuvres aient un lien avec les traditions culturelles ou naturelles de l'endroit. Pour mes oeuvres faites au Pérou, j'étais conscient de cette volonté; c'est pourquoi mes images se lient avec les poteries et les restes archéologiques de ces pays-là.

Pierre Laplante:

Encore quelques mots au sujet des enceintes. Il faut rappeler qu'à Québec l'enceinte a été utile tant qu'elle a été abstraite. L'organisation de la ville, de certains quartiers, du lotissement, les appropriations de territoires par les communautés religieuses, se sont faites en fonction d'une enceinte projetée, abstraite, qui n'existait pas. C'est à partir du moment où elle est devenue concrète qu'elle a été inutile. Elle a été abstraite/utile et concrète/inutile.

Clermont Gauthier (à Robert Richard):

Vous avez parlé du sublime de Kant, de la sublimation chez Freud et, auparavant, vous avez cité Lyotard. Dans un certain article, Lyotard fait la distinction (ou tente de la faire) entre le sublime et la sublimation. Faites-vous aussi cette distinction ou vous inscrivez-vous en faux contre elle?

Robert Richard:

Je ne connais pas l'existence de cet article.

Clermont Gauthier:

Cet article s'intitule: «Réponse à la question: qu'est-ce que le postmoderne?»

Robert Richard:

Vous avez remarqué que la rencontre préméditée que j'ai faite entre Kant et Freud sur le mot «sublimation» n'est possible qu'en français; en effet, le mot «sublime» est différent chez Kant et chez Freud. En français, nous n'avons qu'un mot.

Chez Kant, il est question de sacrifice: il s'agit de faire le sacrifice de la possibilité de fixer une forme extérieurement douée. Chez Freud, on peut définir la sublimation de la façon suivante: il s'agit de savoir ne pas compter sur tous les signifiants à la fois. Ce savoir relève de l'ordre de l'impossible. On doit donc sacrifier certains signifiants. Quand Freud disait, par exemple, que dans l'inconscient il n'y a pas de signifiant pour faire appel au sexe féminin ou pour le désigner, c'est qu'effectivement il y a un trou, là. Donc, sublimer c'est savoir parler ou savoir agir en faisant l'économie de certains signifiants, en ne tenant pas compte de tous les signifiants à la fois. C'est précisément ce qui va ahurir beaucoup de gens. Lorsque Picasso, par exemple, est venu sur scène pour présenter ses oeuvres de sublimation, elles ont effrayé beaucoup de gens parce que d'énormes économies de signifiant y sont faites. Lorsqu'il y a sublimation autour de soi ou lorsqu'il y a peur, c'est le signal fidèle qu'il y a une économie de signifiant qui se trouve en train de se réaliser. Jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à la lecture de cet article de Jean-François Lyotard, je tiens toujours à ce rapprochement entre Kant et Freud sur la question de la sublimation.

Nicole Benoît (à l'ensemble des conférenciers):

Je voudrais partager avec tous une difficulté qui a été éprouvée par plusieurs des femmes de la salle. Elle a commencé ce matin au moment où Monsieur Morissonneau a donné des exemples à propos du nord; il a parlé de la femme mère, de la femme putain et de la femme vierge. Pour sa part, Monsieur Pelletier a choisi, chez Laurence Durrell, des exemples se rapportant à des choses... J'aimerais que le débat ne soit pas au premier degré et je voudrais être claire.

On a parlé de lieux imaginaires et de lieux réels. J'ai associé, en suivant les différents débats, le lieu imaginaire à la femme convoitée, à la vierge, et le lieu réel à la femme mère, c'est-à-dire à ce lieu inévitable pour tous. Je ne suis pas très certaine, mais je pense que j'associerais la putain à la pensée écologique ou à ce lieu sali vers lequel on s'achemine inévitablement dans certaines conditions.

Je propose deux possibilités de réflexion. La première: la femme est-elle pour l'homme un lieu de passage ou un cul-de-sac? La deuxième: j'ai hâte, en tant que femme - parce que je ne peux pas y échapper - de trouver des exemples de femmes actives pour illustrer nos réflexions. (applaudissements)

Robert Richard:

Oui, bravo. A ce propos, je dirais que pour l'homme, la femme c'est l'autre sexe, évidemment; mais pour la femme, c'est aussi la femme qui est l'autre sexe.

Jacques Pelletier:

J'avoue que l'intervention de Madame Benoît m'étonne un peu. Bien sûr, j'ai évoqué des personnages de femmes qui sont présentés dans le roman et dans d'autres textes que je citais. Par ailleurs, on trouve des portraits de femmes assez extraordinaires dans le roman, ceux de Mélissa, de Cléa qui est une artiste, de Justine qui est dans un complot pour construire la Palestine - c'est donc une femme active -, par exemple. Je ne saisis pas très bien en quoi votre remarque me concerne; elle m'étonne. Le seul extrait susceptible de faire problème, me semble-t-il, est celui de la correspondance sur l'esprit des lieux; on y trouve un passage un peu raide mais il s'agit d'un témoignage pris sur le vif. Je ne vois donc pas de problèmes majeurs dans ce passage...

Michel Côté:

Je voudrais reprendre une idée lancée tout à l'heure par Raymond Montpetit quand il s'interrogeait à savoir si l'esprit d'un lieu se garde lorsque ce lieu est clos. Il faisait alors allusion aux villes de l'Afrique du Nord. Je pourrais aussi évoquer les villes du Moyen-Âge.

Je rappelle que les objets que nous ont montrés tous les artistes - René Derouin ou Helen Escobedo, Bill Vazan et Paul Faucher - étaient, règle générale, des objets ouverts; il me semble donc intéressant de savoir que l'esprit ne s'enferme peut-être plus et qu'une autre forme du lieu, aujourd'hui, est en train de s'inventer. Lorsque l'objet, par surcroît, est éphémère, ou qu'il se défait ou se refait avec le temps, je pense qu'il devient davantage instaurateur de sens et beaucoup moins réducteur que n'en est la conceptualisation.

Monique Fortier (à Bill Vazan):

L'image de la femme, telle que vous l'avez présentée, me plaît beaucoup. C'est peut-être une utopie mais j'imagine qu'au Pérou, aux temps anciens, ce sont les femmes qui ont fait ces signes pour appeler la pluie, la fertilité. Aujourd'hui on voit un homme présenter ces signes à sa façon; là peuvent être le sublime et le beau.

Pierre Bruneau (à Raymond Montpetit):

Vous avez parlé d'espaces emmurés, d'espaces clos. Pendant très longtemps, d'ailleurs, on désignait la ville comme bourg, comme lieu emmuré. Pour nommer l'extérieur de la ville, on parlait de faubourg. La ville était l'espace sacré et son pourtour, le plat pays, était l'espace profane.

Quelques mots à propos des espaces sacrés dont on a peu parlé ici. Je crois que l'espace sacré existe toujours sauf que, par un glissement, il s'est déplacé de la ville vers la campagne, du centre vers la périphérie. Je reconnais qu'il faudrait nuancer ces affirmations. Mais lorsqu'on vit dans une région comme la nôtre depuis quinze ans - alors que je suis d'origine montréalaise -, on comprend ce glissement: on a fait entrer l'espace périphérique au musée et, en même temps, on l'a sacralisé. Je pense, par exemple, aux parcs, aux sanctuaires, aux réserves qui sont devenus nos nouvelles cathédrales, nos nouveaux espaces sacrés. Pourtant l'espace urbain est encore sacré: pensons, par exemple, au vieux Québec ou au vieux Montréal - peut-être un peu moins sacré que le vieux Québec. Enfin on essaie de revaloriser certains

espaces urbains.

Richard Lemay:

Je voudrais faire une réflexion non seulement sur la séance de cet après-midi, mais sur l'ensemble du colloque. Je l'ai écrite afin de ne pas trop m'accrocher.

Je ne veux pas être hautement terre à terre mais je me permets toutefois de rappeler, en tant que simple participant, que vous avez parfois parlé avec aisance du lieu et de l'espace, ce que j'ai de la difficulté à me permettre par la façon dont je vis le temps. Je n'ai pas écrit de livre, je n'ai pas réalisé d'oeuvre et je n'ai pas non plus de chaire universitaire, ce qui est d'ailleurs le cas, vous en conviendrez, pour la grande majorité des gens.

Une anecdote: j'ai travaillé, entre autres, pendant trois ans, pour une garderie populaire dans un quartier de la basse-ville de Québec. Un jour j'ai organisé une excursion jusqu'aux chutes Montmorency, avec dix-huit enfants âgés de 4 à 6 ans; nous avons donc marché «packsack» au dos jusqu'à l'autobus de la ville pour nous diriger vers notre mystérieuse destination. En cours de route, un enfant me demande en regardant par la fenêtre: «Qu'est-ce que c'est?» Comme je ne sais pas ce dont il parle, je regarde par la fenêtre et je lui demande: «De quoi parles-tu?» Il me répond: «Regarde, là-bas, c'est tout vert...» Je regarde et je lui dis: «C'est du gazon... c'est du gazon...» Il n'en avait jamais vu autant. A un endroit, nous nous sommes assis pour découvrir le paysage: on voyait la ville, l'île et le fleuve qui se perdait à l'horizon. Nous avons fait silence pour découvrir la couleur, la distance, les odeurs, les oiseaux et le bruit déplié des automobiles.

Une autre anecdote: à Saint-Henri, à Montréal, une amie orthophoniste a accompagné une jeune mère de trois enfants, âgée de 27 ans, jusqu'à l'autobus et au métro pour lui montrer l'endroit de la clinique, puisqu'elle n'avait jamais franchi les deux rues avoisinantes.

Comment permettre ou comment contribuer à une plus grande accessibilité à la connaissance des lieux et de l'espace? Nous n'avons pas discuté des individus qui habitaient les lieux urbains; nous avons dit tout à l'heure «les habitants des lieux», et j'étais très heureux d'entendre l'expression. Mais il me semble qu'on les a peut-être oubliés, particulièrement ceux des lieux urbains. Il y a quelque part une forme d'injustice qui m'a permis de vous écouter et qui vous a permis de nous parler. Comme disait Monsieur Morrissonneau ce matin: «Il faut assumer ses contradictions...», ce qui ne veut pas dire que nous devons les ignorer. Ignorer la pauvreté économique, liée souvent à la pauvreté culturelle et physique des lieux, et ignorer la pauvreté de la condition sociale des femmes. Si le hasard avait voulu se montrer plus favorable à une plus grande participation des femmes à titre de conférencières, cela aurait permis, qui sait, de découvrir davantage les lieux de notre territoire intérieur. La façon dont l'humain habite ses espaces affectifs interfère sur l'équilibre individuel, social et planétaire. (applaudissements)

Guy Massicotte:

Je vous remercie pour ce témoignage qui vient ajouter à la richesse de ce colloque. Je remercie aussi tous les participants, en particulier les conférenciers et conférencières qui ont enrichi nos discussions. En tant que co-organisateur de ce colloque, mes remerciements s'adressent aussi à notre partenaire, le musée, et à Madame Déry qui a joué un rôle très important dans l'organisation (**applaudissements**). Merci enfin à tous les membres des différents comités: comité d'honneur, comité organisateur et comité scientifique.

Louise Déry:

On a un dernier petit frisson à vous faire passer. Ecoutez: (on entend l'indicatif sonore du colloque). (**applaudissements**).